



Le Pharisien *libéré*

Journal de la communauté chrétienne de Sciences-Po

42, rue de Grenelle 75007 Paris – Mars 2001
Deuxième année/n°3

www.csg.free.fr/csg

Editorial

Notre communauté, comme tous les chrétiens du monde, est invitée à se mettre en route, à partir au désert, pour se rendre disponible, se laisser purifier.

La solitude, l'aridité et le feu qui éclaire, mais qui brûle aussi, sont nécessaires pour nous préparer à la joie de Pâques. Pour pouvoir entendre, à l'aube, comme Marie-Madeleine au jardin, le Seigneur nous appeler par notre prénom et faire de nous des témoins de sa résurrection, il nous faut faire silence et apprendre à écouter et à regarder.

Etre attentif à l'autre, qui appelle et que nous n'entendons pas, qui tend la main et que nous ne voyons pas, c'est se préparer à accueillir l'Autre, le tout Autre, qui est pourtant notre frère et qui nous appelle à sa suite.

Les récits du désert que présente ce numéro ne sont pas de simples « carnets de voyages » destinés à nous faire rêver par de savoureuses descriptions de contrées exotiques. Ils constituent une invitation à partir à notre tour, non pas au bout du monde, mais au plus profond de notre cœur. Ainsi, nous pourrions rencontrer, durant ce carême, « celui qui est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes » (St Augustin).

Pierre Januard

Passer par le désert

« Il faut passer par le désert et y séjourner pour recevoir la Grâce de Dieu ; c'est là qu'on se vide, qu'on chasse de soi tout ce qui n'est pas Dieu et qu'on vide complètement cette petite maison de notre âme pour laisser toute la place à Dieu seul. Les Hébreux sont passés par le désert, Moïse y a vécu avant de recevoir sa mission, Saint Paul, Saint Jean Chrysostome se sont aussi préparés au désert... C'est indispensable... C'est un temps de Grâce, c'est une période par laquelle toute âme qui veut porter des fruits doit nécessairement passer. Il faut ce silence, ce recueillement, cet oubli de tout le créé, au milieu desquels Dieu établit son règne ». (P. Charles de Foucauld)

Vaste programme !

C'est donc plein de bonnes résolutions, de « problèmes » à régler et de souhaits que je suis parti dans le sud tunisien. Nous étions quinze, aux âges, aux horizons et aux attentes très divers, réunis autour du Père Jean-Philippe pour marcher et prier en silence.

L'émerveillement était bien au rendez-vous : dépaysement, grandeur des paysages, étonnante pureté du silence... Mais très vite, des murmures vous prennent : « Ça y est, j'y suis, je suis fatigué, suis gentil avec tout le monde... mais qu'est-ce qu'elle attend la Grâce ? ! ». On se fait vite une montagne de ces dunes, et attendons tout surtout de celles-ci ! Sauf à croire ce que l'on veut bien croire (si tout est Grâce, plus rien n'est Grâce !), sauf à feindre des poussées de mysticisme (« j'ai quand même pas payé 4000F pour rien ! »), la réalité est plus cruelle. Il ne se passe pas grand chose ! Alors, marcher et prier en silence dans le désert : simple tourisme sauce catho ? snobisme ? absurdité ?

C'est oublier le sens de la démarche. Si on tente de se débarrasser de la part d'orgueil (jouer les champions du monde de la Mystique, le super-catho), des prétentions « utilitaristes » qui nous ont poussés à venir. Si on essaie d'accepter la fatigue, le partage et l'écoute de ses frères de route sans se considérer redevable de quoi que ce soit. Si on accepte la vanité de nos tourments, l'aridité de nos prières. Alors, et seulement alors, on découvre la force de cette marche. Inscrive ses pas, faibles et hésitants, dans une grande tradition spirituelle. Faite de dépouillement, de silence, de luttes intérieures, pour se détacher du monde, pour mieux se recentrer...

Et parfois, toucher du doigt l'essentiel : la Beauté de la libération de l'Homme par le Christ... La Grâce ?... Mystère !

Matthieu Ollivry

Dans ce numéro :

Passer par le désert	1
Le CSG à Coyo-la-Forêt	2
Vagabondage par temps de Carême	3-4
Carnet de carême: scripta manent	4
Souvenirs égyptiens	5
A Bombay, un second paradis sur terre	6-7
Le P. Fonsceca au CSG	7
Clin d'œil du Pharisien	8
Jésus, un personnage très médiatique !	9-10-11
Quelques annonces	12

Le CSG à Coye-la-Forêt... quel week-end !

Tout commence par une visite de Coye-la-Forêt, à la sortie de la gare. Enfin un peu de nature! des arbres! un peu moins de grisaille bétonnée! Moi, c'est bête à dire, mais j'aime ça. "Allez dire à la ville que je ne reviendrai pas", dit Xavier Graal, et je reste marqué par ce vers du poète breton. Les quelques personnes qui comme nous ont pris le RER sont en avance et visitent les alentours. De ce côté de Coye, c'est un véritable centre équestre qu'il nous est donné à voir. L'on n'en saura pas plus hélas à la fin du week-end, car la pluie nous privera du charme de cette campagne...

Mais non: tout commence par un goûter, comme ceux de notre enfance, où nous sommes tous attablés, heureux d'avoir échappé à la routine des jours par cette petite excursion. Les bols même me rappellent ceux des fêtes de Noël de mon école. Le temps n'est plus le même, son cours sera favorable à notre petite échappée de 24 heures. Il ne sera pas régi par le rythme de l'école, par des cycles de "deux heures de cours, un quart d'heure de pause" si peu propices à la discussion, aux échanges. Là, nous serons un groupe, et parlerons sans être pressés par les contraintes horaires.

Vient, après le goûter, le temps du travail; car le week-end a un thème: la prière, ou plutôt : "Prier, oui mais..." et les mais seront nombreux dès le départ, lorsque chacun présentera ses attentes, ses difficultés, ses questions. Face à ces questions, l'intervention du P. Mellon se veut introductive, donnant quelques grands axes, sur ce que dit l'Evangile face à la question "Pourquoi prier?", sur les prières de superstition, sur une opposition courante faite entre la prière et le service, sur les possibles dégradations des vertus théologiques, telle la foi se muant en idéologie et contre laquelle justement la prière est un rempart.

Mais alors, comment prier? Là c'est notre aîné parmi les étudiants, Boris, qui intervient. Fort de ses études de théologie en Allemagne, fort surtout de son expérience personnelle, il nous dit, simplement, comment il prie. La chose n'est pas aisée tant la prière est intime, propre à chacun de nous. A la question : "Comment priez-vous?", je ne sais si beaucoup de personnes oseraient répondre et dire les gestes qu'ils font, dire quels sont leurs mots, dire comment ils se préparent à cet instant si essentiel, mais si difficilement communicable qu'est la prière. Boris, lui, ne fait que nous conseiller, et c'est déjà

non négligeable.

Mais non, je me trompe : tout commence par la fête! Bruits, chants, jeux, imitations, sketches, tout est bon pour révéler le meilleur de chacun d'entre nous, d'un groupe qui sans complexe pousse les timides comme les autres sur la scène, où les talents de théâtre de quelques uns d'ailleurs se révèlent. Tout bouge et tout virevolte : chansons, rires, parodies! Cependant le moment est étrange où tout bascule, où l'on passe du son des instruments au silence de la prière. Complies passent. L'on apprend à chanter à trois voix un chant hongrois et bientôt ne resteront plus dans la salle que quelques uns. Quelques jouera sur sa guitare quelques airs argentins, de tristes paroles d'amour bien sûr, et Natasha les chantera de temps à autre. Ailleurs, paraît-il, un groupe s'est réuni qui présente à quelques amis ses photos de voyage. Tout le monde s'est dispersé vers les pays lointains de ses souvenirs ou de ses rêves, et la maison s'endort peu à peu.

Tout reprend au matin, la vie du groupe, les enseignements. Robert Saadi nous parle des psaumes des montées, ceux du pèlerinage vers Jérusalem, de si belles paroles de prière. "Non je tiens mon âme en paix et silence ; comme un petit enfant contre sa mère, comme un petit enfant, telle est mon âme en moi" (Ps. 131). Car l'on peut prier sans cesse, tel est le thème de Sr. Anne Lécu. Non vraiment, vivre et prier ne s'opposent pas et les textes qu'elle nous présente sont de véritables mines de méditations, tel le texte de Bonhoeffer. Ou aussi, de Saint Augustin je crois : "Ta prière c'est ton désir; si tu ne cesses pas de désirer tu ne cesses pas de prier."

Mais tout finit, après la messe, par un repas. Et le groupe de se séparer, un peu à la va-vite, en voiture ou en RER.

Mais non : pour moi et quelques autres, tout finit par un goûter, chez des amis où les bols ne ressemblent pas à ceux de mes fêtes de Noël à l'école mais où le plaisir d'être ensemble suffit, l'esprit encore rempli des paroles du week-end, de ce chant hongrois en latin. Alors, comme l'écrit Claudel, "ne rien dire, mais seulement chanter parce qu'on a le cœur trop plein, comme le merle qui suit son idée en ces espaces de couplets soudains".

Arnaud Sandret

Vagabondage par temps de Carême...

Tous et toutes, il nous arrive d'être affrontés aux questions fondamentales de l'existence. Parfois paisiblement, parfois dans la déroute, ou l'inquiétude. Ai-je eu raison de faire tel ou tel choix, de préparer telles études en vue de telle profession ? Mon choix (ou mon absence de choix) a-t-il quelque chance de me rendre libre ? Et l'évangile dans tout cela, et la radicalité de l'évangile ? A-t-il quelque chance de trouver place en ma vie ? Est-il encore temps de tout changer si je me rends compte que je me suis trompé ?

Ces questions, croyez-moi, et croyez-moi surtout si elles vous brûlent, sont celles de toute une vie. Elles sont parfois aiguës, au moment des grandes décisions, professionnelles, ou personnelles; et parfois moins aiguës mais plus graves après quelques années. Nombres de mes amis, mariés, père et mère de famille, ou religieux, les voient parfois revenir à leur insu. « Ai-je bien fait ? » ou encore « Faut-il continuer ainsi ? » et « Comment continuer cela que j'ai choisi ? ». Plus grave, il y a ceux et celles qui se retrouvent en des situations impossibles, que ce soit dans leur vie professionnelle, ou dans leur couple, ou dans toute forme de vie : l'échec est là, patent, et qu'en faire ?

Face à cela, c'est à un libre vagabondage que je voudrais vous inviter avec moi en ce temps de carême, comme une méditation autour des quatre jours qui fondent notre foi : jeudi saint, vendredi saint, samedi saint et le matin de la résurrection.

Jeudi, l'heure de la mémoire...

On ne revient jamais sur le passé. Ce qui est fait est fait. Personne ne peut nous voler les moments heureux et beaux que nous avons vécu. C'est vrai par excellence quand ceux que nous aimons viennent à mourir : s'ils ne sont plus là, et c'est infiniment terrible, il reste que le temps partagé ensemble demeure en nous comme un trésor que personne jamais ne nous arrachera. C'est vrai aussi des séparations, même lorsqu'elles sont douloureuses. Je pense à des amis qui se sont séparés après 10 ans de vie commune. Même s'ils sont infiniment meurtris de cet échec devenu inéluctable, cela ne signifie pas que ces 10 années aient été vaines. Ils ont vécu des heures heureuses qui ont rejailli sur leur entourage, et cela est à eux, demeure à eux et n'est pas vain. Quel rapport avec le jeudi saint ?

Simplement ceci : nous ne pouvons faire mémoire de ce que Jésus fit pour nous que parce que, le premier, Dieu recueille en lui tout ce que nous oublions, tout ce temps qui fuit et n'est plus, tout ce qui meurt. La mémoire de Dieu est plus grande que toutes nos amnésies et sa miséricorde plus grande que nos

cœurs. Se faire serviteur de nos frères, c'est croire que rien de ce que nous faisons, même le plus dérisoire, n'est perdu aux yeux de Dieu quand il s'agit d'amour et de joie donnée.

Vendredi, l'heure de l'échec...

Il nous arrivera peut-être de rencontrer des murs absolument infranchissables. Inutiles de décrire ce sentiment de désarroi qui peut nous entraîner fort loin dans la désespérance. Mais alors n'oublions jamais : le malheur et l'échec cherchent toujours à se justifier, à être expliqués, analysés, compris. Il demeure pourtant que Jésus lui-même n'a pas été épargné. Son histoire est d'abord un fiasco énorme, un pauvre échec, sans gloire aucune. Ses amis l'abandonnent, le procès sera truqué, et il mourra assassiné au milieu de droits communs qui n'auront même pas été assez futés pour éviter de se faire prendre. Et personne au pied de la croix ne comprendra rien à ce Messie censé libérer l'humanité, qui se trouve là mourant bêtement.

Voilà ce que nous contemplons le vendredi saint : la mort triste et laide d'un homme qui se retrouve là, au pire de l'échec. Alors nos échecs, tous nos échecs peuvent trouver une petite place à côté de lui. Nous tous, avec tous nos échecs, même les plus nuls, pouvons nous tenir là, à côté de lui : nous ne serons pas abandonnés, car Jésus se tient là pour nous.

Samedi, l'heure du silence...

Le samedi saint est un jour étrange. On ne célèbre rien, il ne se passe rien, et on n'attend plus rien... ou pourtant on attend qu'il se passe quelque chose.

Le samedi saint, pour moi, est l'heure de l'espérance chrétienne : l'espérance au cœur du pire. Le samedi saint, c'est ce temps où, quand on n'attend plus rien, il est encore possible d'espérer quelque chose. Impossible espérance. Quand nos familles se déchirent, croire que la réconciliation peut encore advenir. Quand nos Églises sont tristes et vides, croire que l'évangile est à l'œuvre, peut-être ailleurs, peut-être autrement, mais à l'œuvre. Quand nos choix nous paraissent des erreurs, croire que même de ces erreurs peut jaillir quelque chose... et c'est incertitude totale, mais... qui sait ?

Le samedi saint est indissociable du vendredi et du dimanche. C'est comme un jour virtuel, tant le vendredi et le dimanche sont liés... et pourtant, nous sommes toujours à l'heure du samedi saint, pris entre la peur de l'échec et la folle joie de la résurrection. C'est un jour virtuel, mais qui dure fort longtemps.

Le samedi saint a quelque chose à voir avec le repos de Dieu au 7^e jour de la création du monde. Christ dort en son tombeau, et le monde est suspendu entre la désolation et... qui sait ?

Dimanche, de grand matin...

Ici, seule demeure la foi. Le tombeau est vide, il n'y a pas de preuve... mais la foi, c'est être sûr que cette histoire là est vraie. C'est vrai pour chacun de nous, pour chacun de vous, pour moi. C'est vrai que Dieu a recueilli la vie de son Fils. C'est vrai que cette vie donnée jusqu'à l'excès, perdue, a rejailli en vie définitive, comme l'horizon qui nous est promis et qui nous attend. Et surtout c'est vrai dès maintenant que le dernier mot n'est pas celui de la mort.

Quand nous ne savons pas quoi faire de notre peau, et s'il vaut mieux faire de la politique, privilégier la vie de famille, partir au Népal, rentrer dans les Ordres, être chef d'entreprise ou père de famille nombreuse, se marier, pas se marier (à chacun de continuer la liste à son gré)... ce que nous dit l'évangile est extrêmement simple : quoi que tu fasses, ton choix est bon si c'est là ton désir, mais il te reste la tâche de toute une existence : **évangéliser ta vie**. C'est-à-dire, donner ta vie, au risque de la perdre, afin que d'autres puissent croire que le dernier mot prononcé sur leur existence n'est pas condamnation, ni désespérance, mais bien promesse que Dieu se souvient de chacun, et qu'il est là, Vivant et vainqueur, de toute injustice, de toute détresse, de tout péché, et de la mort.

Anne Lécu, o.p.

Carnet de carême: Scripta manent...

Poursuivant une longue et belle tradition, le CSG a réalisé, cette année encore, un carnet de Carême afin que chacun puisse retrouver, au fil des jours, les textes de l'Écriture ainsi que les réflexions de camarades du Centre. Une nouvelle fois, ce carnet a été l'occasion de permettre non seulement à une œuvre collective de prendre forme mais aussi de renforcer un peu plus les liens entre les membres de notre communauté.

Le carnet de Carême 2001 est avant tout une œuvre collective. En tant que coordonnateur de l'aventure, je dois avouer mon agréable surprise : trouver quarante-sept rédacteurs qui acceptent non seulement de réfléchir sur des textes dont le contenu pouvait parfois sembler ardu, mais encore de livrer à l'ensemble de la communauté le fruit de leur méditation, fut un travail aisé. Je tiens donc ici, dans les colonnes de notre organe de presse officiel, à leur adresser le plus sincère des remerciements.

Tous les corédacteurs ont donc eu l'occasion de lire et médi-

ter des passages de l'Écriture ; chacun a donné à sa contribution un caractère personnel : parfois quelques lignes, parfois plusieurs pages¹. Ce sont en tout cas toujours des mots qui demeurent attentifs aux échos de la Parole dans notre vie.

Je passerai très vite sur les contingences matérielles qui ont pesé sur la gestation de l'œuvre - les textes arrivés la veille du Mercredi des Cendres, les exercices laborieux d'une mise en page artisanale - afin de ne retenir que la joie de son enfantement : nous pouvons tous nous appuyer sur ce carnet pour cheminer ensemble vers Pâques.

Car s'il fallait définir un objectif à cette entreprise, ce serait précisément de renforcer les liens qui nous unissent au sein de notre Communauté. Lire, chaque jour, la prose d'un des membres de l'aumônerie dont on a peut-être à peine fait la connaissance un jeudi soir, transforme sans doute les rapports de commune camaraderie en liens à la fois plus intimes et plus essentiels. Après avoir lu et relu la méditation du jour, un lien de prière se noue et, pour tout dire,

une Eglise se construit. L'ambition paraît démesurée ? Voire.

En outre et pour la première fois, une quinzaine de textes fut rédigée par l'aumônerie d'Assas. Cette initiative renforce un peu plus les liens d'Eglise ainsi créés. En effet, une communauté d'Eglise n'a de force que si elle est ouverte. En méditant les mots de nos frères d'Assas, nous cheminons en prière avec eux sur la route de Pâques avant de les rencontrer en cheminant sur la route de Chartres.

Le carnet de Carême 2001 apparaît donc comme un des signes de la vitalité de notre foi et de notre communauté. Par ces prières, par ces réflexions, chacun a pu exprimer sa foi, tous pouvons communier en esprit. A la veille de Pâques, notre Eglise veille, notre Eglise prie, notre Eglise vit.

Olivier Dubosc

¹ Jusqu'à trois pages, ce qui n'a pas aidé le travail de mise en page ; note du coordinateur.

Souvenirs égyptiens...

Jl est un pays où tout n'est qu'histoire de « yallah », de « el hamdoulilah » ou d' « inch'allah » : l'Égypte ! Cette Égypte-là, c'est sacs aux dos que nous l'avons découverte au mois de février : une joyeuse ribambelle de sept amis (Milou, Claire, Laeti, Mathieu, Hortense, Antoine et moi-même) allant retrouver le huitième compagnon de route, Antoine, coopérant au Caire. Dix jours de vadrouille en partant de la capitale, pour voyager d'abord façon bédouine dans le désert libyque autour de l'oasis de Dakhla, puis façon touriste à Louxor, de vallées en vallées, de fresques en temples, sur de vieux vélos égyptiens. Plutôt que de vous parler des hiéroglyphes, de la vallée du Nil ou des pharaons, j'aimerais vous faire un petit tableau de la vie égyptienne telle que nous l'avons perçue pendant cette escapade. Un triptyque qui vous parlera, en trois expressions arabes, d'une ambiance que nous n'oublierons pas.

« Yallah ! » en avant ! tel fut notre credo pendant cette semaine. A vélo, en pick-up ou en train, nous avons sillonné la région de Dakhla puis celle des vallées thébaines, décidés à sortir un peu des sentiers battus. Yallah dans le désert ! Saint-Exupéry écrivait : « J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence ». Eh bien, moi aussi, j'ai beaucoup aimé le désert ! Nos petites contemplations de fin de journée, lorsque, allongés sur une dune en silence, nous attendions de voir le soleil disparaître et l'ombre bleu-touareg envelopper le sable. Puis nos veillées : tous blottis au coin du feu, la tête dans les étoiles, écoutant tour à tour les contes des uns et des autres (tradition berbère oblige !)

« El hamdoulilah ! » : que grâce soit rendue à Dieu ! Cette belle expression illustre toutes nos rencontres avec les Égyptiens. A Dakhla, quand nous partageons les thés ou les repas des habitants. Ou dans la région de Louxor, lorsque nous arrivons dans un village retiré au bord du Nil, pour y boire un thé à la menthe servi par de généreuses 'mamas' égyptiennes, entourées de ribambelles d'enfants, tous joyeux et vivement intéressés par les étrangers. Le thé siroté ————— amicalement, avec ou sans mots, est tout lit sur le visage des fellahs égyptiens. Ce moment de partir, le dernier « el hamdou-voit bu quelques gorgées ensemble.

« J'ai toujours aimé le désert... quelque chose rayonne en silence. »

A. de Saint-Exupéry menons entre les oliviers, dattiers et oran- hla, quand le muezzin vient bercer les campagnes, au cœur de l'après-midi. Un paysan s'arrête, descend de son âne, puis s'agenouille en direction de la Mecque. Silence et recueillement. Huit paires d'yeux français écarquillés ! La même scène quelques jours plus tard dans les rues du Caire, le vendredi de notre retour. Il est midi, le muezzin retentit, la circulation s'arrête, jeunes garçons et hommes âgés accourent, tapis sous le bras, et occupent le goudron chaud et poussiéreux, le temps de la prière. Dans les champs, le désert, les rues ou les mosquées, Dieu n'est pas oublié.

Voilà ! Nous nous souviendrons encore longtemps de ces Mohamed, Mahmoud, Ahmed croisés au détour d'un chemin ou d'une rue, de leurs larges sourires, de leurs mots de bienvenue, des fresques colorées des tombes de la vallée des Reines à Louxor, du goût sucré des oranges en fin de repas, des Osiris, Amon, Anubis sculptés dans la pierre, des paires d'yeux des musulmanes voilées, des enfants au galop sur de petits ânes, des pains levant au soleil de midi, des fumeurs de chichah dans les cafés, des hommes vêtus de leur jolies 'galabeias' bleu ciel -un turban foncé sur la tête-, de l'agitation des souks, de la canne à sucre croquée à pleines dents en imitant nos hôtes égyptiens, des groupes de jeunes filles voilées allant à l'école, le Coran à la main, de ce magnifique quartier copte du Caire, et de la beauté de Dakhla, surtout... Essayez simplement d'imaginer : une montagne qui s'étire au milieu du désert libyque, blanc calcaire ; à ses pieds les champs de céréales, les vergers, les palmeraies d'un vert extraordinaire, et quelques ibis plus blancs que neige, pour tenir compagnie aux paysans, pour voler autour des ânes, pour picorer un peu du sable blond des dunes, pour traverser la luminosité de l'air rose en fin de journée, pour émerveiller huit français... Oui, c'est bien cela : l'Égypte nous a émerveillés. El hamdoulilah !

A Bombay, un second paradis sur terre



Bombay, Snehasadan recueille depuis 40 ans des orphelins des rues. Cette association propose une thérapie de l'amour pour soigner les blessures les plus secrètes. Cependant la tâche est ardue.

C'est ici que tout commence. La gare Victoria est le terminus de la chance pour les 2000 migrants quotidiens qui viennent de toutes les régions de l'Inde. Parmi eux, un bon nombre d'enfants attirés par les mirages de la mégalopole. Ces enfants sont 100000 dans les rues de Bombay, dont peut être 15 pour cent sont arrivés sans parent, fuyant la pauvreté, les conflits familiaux, parfois tout simplement en quête d'aventure. Le nouveau venu fait vite connaissance avec les rouages de la rue. Ici la vie est une survie. La recherche de nourriture, d'un toit se fait au jour le jour. L'argent obtenu par l'aumône, le ramassage de détritrus, les petits boulots, passe non dans la nourriture, que le plus souvent ils obtiennent pour rien, mais dans les films et la drogue (la colle le plus souvent). Il leur faut se méfier de tous, éviter les violences de la police et l'exploitation économique. Les mauvaises conditions de vie fragilisent leur santé et leurs corps portent les morsures de la rue. Malgré l'accueil des ONG, la majorité dort toujours à l'air libre.

Non loin de la gare, dans un local prêté par la société de chemin de fer, Ansari veille. Ancien enfant des rues, il est l'un des trois travailleurs sociaux d'Amchi koli, le centre de contact de l'association Snehasadan. De 10h00 à 17h00, les enfants viennent ici jouer, se reposer, se laver, déposer leur épargne. 15 à 20 repas sont servis par jour pour seulement 2 roupies. Au delà, le but du centre est d'établir des liens réguliers et personnels avec les enfants de Victoria, les nouveaux venus surtout, pour empêcher qu'ils tombent dans l'illégalité ou la drogue. Des cours d'alphabétisation ont lieu chaque matin pour les plus petits. Ansari fait des rondes deux fois par semaine dans les rues adjacentes à la gare pour repérer les nouveaux venus, demander des nouvelles des anciens. Une fois que les enfants viennent régulièrement, les travailleurs sociaux leur parlent et essayent de les orienter vers les centres

qui correspondent le plus à leur profil et à leur besoin. Il est plus facile de convaincre un petit de cinq ans qu'un « big boy » de faire une cure de désintoxication par exemple. Ainsi Michael, 14-15 ans, après avoir passé tests et expertises médicales, refuse toujours de faire opérer une tumeur de la moelle épinière qui déborde pourtant de son dos, les risques de paralysie étant réels à moyen terme.

Pour les moins de 14 ans, une des options est Snehasadan. Dans cette association, la prise en charge est intégrale. Quand l'enfant entre dans un des foyers, il reçoit vêtements, nourriture et gîte. Il va à l'école ou suit des cours techniques jusqu'à ce qu'il ait un travail et puisse se trouver un logement. Auparavant, tout sera mis en oeuvre pour renvoyer l'enfant dans sa vraie famille; encore faut-il que

« Snehasadan a fait de moi un être humain »

l'enfant le veuille et qu'il dise ou se trouve sa famille. Mais le système est exigeant : interdiction de fumer, rester propre et présentable, aller à l'école tous les jours, participer à l'entretien de la maison. Snehasadan pratique la politique de la porte ouverte : l'enfant est libre de retourner à la rue quand il veut, mais ne sera jamais renvoyé. La contrepartie de cette discipline, c'est la vie de famille. C'est là toute l'originalité de Snehasadan. L'idée du père jésuite fondateur de Snehasadan en 1962 était de réaliser l'impossible : recréer une enfance perdue. Pour cela, un couple marié avec enfants prend en charge une vingtaine d'enfants, chiffre permettant un soin individuel des parents. Tout le monde est frère et sœur, le couple est appelé « tante » et « oncle ». Les foyers se situent dans la banlieue ouest de Bombay, dans des quartiers de basse classe moyenne, comme le couple. L'uniformité sociale empêche toute distorsion fâcheuse, ces enfants seront pour la plupart mécaniciens, charpentiers, électriciens... La recette a bien fonctionné. En presque 40 ans 17 foyers se sont construits dont quatre de filles. Les témoignages des anciens de Snehasadan parlent d'eux-mêmes. Ils se souviennent de l'accueil chaleureux et de l'atmosphère libre. Ils sont ressortis avec un sens et de l'espoir. Pour Tajuddin : « **Snehasadan a été plus qu'un foyer pour moi. C'est un second paradis sur terre pour les garçons sans toit comme moi. Snehasadan a fait de moi un être humain.** » Florence D'Souza « **a reçu de l'amour et appris à en donner** ». Cette thérapie de l'amour

permet des résultats remarquables et aide parfois les plaies les plus profondes et les moins visibles à se refermer.

Cependant, la réussite n'est pas complète pour deux raisons. Tout d'abord, le nombre réduit de bénéficiaires : seuls 350 enfants profitent de la prise en charge totale. Ensuite le succès n'est jamais assuré, même quand l'enfant est rentré à Snehasadan ; en effet une chose est de le faire rentrer, une autre de le garder. Ainsi le turn-over est impressionnant : presque 30% des enfants entrés à Snehasadan repartent dans la rue. Avec le développement de services municipaux et gouvernementaux réduits et la multiplication d'associations depuis une dizaine d'années, la vie est plus facile qu'avant dans la rue. Pour le père Placido Fonseca, directeur de Snehasadan de 1970 à 2000 : « **avant, les enfants avaient vraiment besoin de nous, maintenant ce n'est plus le cas.** » C'est-à-dire qu'ils peuvent obtenir des repas gratuits, et faire « tourner » les associations en privilégiant celles qui posent le moins de questions. Quittant une situation économique et familiale désastreuse, ils trouvent à Bombay des ressources faciles avec les petits boulots et des plaisirs faciles. Surtout, ils font ce qu'ils veulent quand ils veulent : pas de père autoritaire ni d'école. Ils sont « **les enfants les plus heureux au monde** », pour le père Fonseca . Comment dès lors les amener au sein d'une institution ? C'est tout le sens de la création d'Amchi Koli en 1989, qui sera suivie par celle du centre de Boriveli en 1999 : si les enfants ne viennent pas, il faut venir à eux.

Comment surtout les garder dans l'institution ? Instaurer une relation privilégiée avec l'enfant est essentielle pour qu'il décide de rester pour construire sa vie. Le père Fonseca l'explique : « **Il ne dira pas grand chose au premier contact. Donnez lui de la nourriture et laissez le partir. Il n'est pas votre enfant. Ne faites rien pour lui s'il ne le veut pas. Ne soyez jamais pressé. Au début, on pose beaucoup de questions. Mais le nom est faux et beaucoup de détails sont superficiels et faux. Vous devez construire votre crédibilité. L'enfant a de bonnes raisons de douter. Après quelques semaines, le sentiment d'insécurité retombera et les morceaux de son histoire seront recollés.** » Snehasadan repose sur le travail concerté des travailleurs sociaux qui rencontrent régulièrement les enfants, du directeur et du couple. La responsabilité du couple est ici primordiale. Il doit être présent pour chaque enfant, ne pas favoriser ses propres enfants, donner du temps.

Néanmoins, une maladresse parfois suffit, une punition injuste, un manque d'écoute au mauvais moment. L'appel de la rue est alors trop fort, l'enfant repart. Certains reviennent une fois, deux fois, jusqu'à 5 fois. D'autres ne reviennent pas. A la gare de Victoria tout alors recommence. Et dans le petit local derrière les quais, Ansari veille.

Camille Le Pomellec

Note: Snehasadan signifie la « maison de l'amour » en sanskrit.

Le père Fonseca au CSG

Certains de nous l'avaient rencontré à Bombay. Nous avons eu la joie de le recevoir au CSG jeudi 8 mars. Le Père Fonseca, jésuite indien de Bombay, a été le directeur pendant 30 ans de Snehasadan, une association très connue en Inde qui recueille les enfants des rues. J'y ai vécu deux mois et demi, décidant de rester en Inde à la suite du projet Inde-espoir .

Après le repas, il nous a parlé avec force des enfants de Bombay et de Snehasadan. Déjà, son homélie pendant la messe avait découvert une réflexion à la fois très concrète et assez poétique, tout en images. Le père Placido nous a parlé des enfants de Bombay comme un père de ses propres enfants. "Combien ça coûte d'avoir des parents ?", lui avait demandé une petite orpheline à Bombay. C'est à la fois gratuit et la chose la plus chère au monde, répond le père. Avec son beau sourire, il nous a encouragé à ouvrir nos yeux autour de nous. "Le plus important n'est pas de faire mais d'être." Nous dit celui qui a donné sa vie aux plus pauvres. L'écoute des autres, la prise en compte de leur présence dans nos vies, c'est là le plus important.

Camille Le Pomellec

Clin d'œil du Pharisien :

La prière, une relation désintéressée ?



Jésus, un personnage très médiatique !

Ces derniers temps ont paru de nombreux ouvrages consacrés à Jésus. Plusieurs journaux, hebdomadaires ou mensuels, ont sacrifié à cette mode, et sur ce sujet le meilleur côtoie le pire. Je voudrais faire le point pour permettre à chacun de voir un peu plus clair dans cette abondante littérature.

La tentation a toujours été grande d'écrire des "vies de Jésus". Celle de Renan, au siècle dernier, est restée célèbre, mais déjà, au deuxième siècle, Tatien, un syriaque, rédigeait un ouvrage appelé *Diatessaron* (faire concorder) qui découpe les 4 évangiles pour les faire concorder en un seul récit. Or, nous possédons quatre petits livrets, dont la diversité fait la richesse: **LES QUATRE ÉVANGILES** (au total, moins de 200 pages d'un livre de poche) écrits entre 65 et 85. Ils sont le témoignage des premières communautés sur le Seigneur Jésus. Les épîtres de Paul, de Pierre, de Jacques et de Jean témoignent de la foi en l'existence de Jésus, de sa vie, de sa mort et surtout de sa résurrection. Elles sont, pour la plupart, écrites 15 ou 20 ans avant les Évangiles. Cet ensemble forme le Nouveau Testament, dont nous parlerons plus tard.

Il est surprenant que le personnage Jésus, dont le message devait avoir une telle influence sur l'Occident, puis sur une grande partie du monde, n'ait pas laissé d'autres traces.

Essayons de regarder **quelles sont nos sources d'information**. Elles sont de deux sortes : profanes et chrétiennes.

A - Profanes :

1°-Les témoignages provenant des écrits non chrétiens et contemporains ou écrits dans les quelques décennies suivant le passage du Christ en terre d'Israël.

2° L'archéologie.

B - Chrétiennes :

1° **les écrits du Nouveau Testament** qualifiés par l'Eglise d'inspirés et que nous venons de citer.

2° d'autres écrits, sur lesquels est jetée une certaine suspicion ; ces écrits ne sont pas qualifiés d'inspirés, on les appelle communément **apocryphes** (*du grec apocryphos, c'est-à-dire secret ou caché, par opposition à apocalypôté qui signifie révéler*). Il existe des évangiles, des épîtres, des actes d'apôtres, des apocalypses, etc... Nous verrons quel crédit leur accorder.

3° **les écrits des Pères de l'Eglise** qui, dès le début du second siècle, nous renseignent sur la foi des premiers chrétiens et commentent les écrits du Nouveau Testament et ceux de l'Ancien, en y cherchant les annonces prophétiques du Christ Jésus.

Je me propose, en deux numéros du *Pharisien libéré*, d'examiner ces textes et d'en tirer quelques conclusions sur notre connaissance du mystère de Jésus. Au passage, je citerai quelques ouvrages qui, par leur objectivité et leur érudition, peuvent vous être utiles, si l'envie vous prenait d'aller plus loin dans cette recherche.

Faisons tout d'abord, le tour des **témoignages non chrétiens** ; ils sont peu nombreux.

Trois écrivains latins : *Pline le Jeune*, *Tacite* et *Suétone* parlent de Jésus qu'ils nomment : "Khristos".

Le plus ancien est celui de **Pline le Jeune**, légat de Bithynie, qui écrit vers 112 à l'Empereur pour l'informer des décisions qu'il a dû prendre contre ceux que l'on accuse d'être chrétiens. En évoquant ceux qui se sont rétractés face à la persécution, il écrit: "*Toute leur faute ou toute leur erreur, ont-ils confessé, s'était bornée à se réunir habituellement à date fixe, avant le lever du jour, et à chanter entre eux un hymne à Christ (Khristos) comme à un dieu; ils s'engageaient aussi par serment non pas à accomplir tel ou tel crime, mais à ne point commettre de vols, de brigandages ou d'adultères, à ne point revenir sur une foi jurée, à ne pas nier un dépôt réclamé.*" (Lettres X, 96) C'est un texte qui parle plutôt des chrétiens que du Christ; vous allez constater qu'il en est de même pour les deux autres.

Tacite, vers 116, dans ses *Annales* (XV,44), où il fait oeuvre d'historien, rapporte comment Néron tenta d'accuser les chrétiens de l'incendie de Rome: "*Néron supposa des coupables et infligea des tourments raffinés à ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait chrétiens. Ce nom leur vient du Christ (Khristos) que, sous le principat de Tibère, le procureur Ponce Pilate avait livré au supplice. Réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non seulement en Judée où le mal avait pris naissance, mais encore à Rome où ce qu'il y a de plus affreux et de plus honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle.*"

Enfin **Suétone**, dans sa *Vie des douze Césars* (vers 120) semble plus imprécis. Il fait allusion à une décision de l'empereur Claude qui, vers 49, chasse les juifs de Rome; il accuse un certain Khristos d'être à l'origine du soulèvement qui justifie cette expulsion. Les Actes des Apôtres font mention de cette expulsion (Actes 18,2), mais sans préciser la part prise par les judéo-chrétiens dans ces troubles. On pense qu'il y a eu conflit entre les juifs et les judéo-chrétiens motivant la décision de Claude. Voici ce texte : "*Comme les juifs se soulevaient continuellement à l'instigation d'un certain Khristos, il les chassa de Rome.*" (*Vie de Claude XXV*)

Le même auteur, dans sa *Vie de Néron*, signale les supplices infligés aux chrétiens : « *on livra au supplice les chrétiens, sorte de gens adonnés à une superstition nouvelle et dangereuse* ».

Ces témoignages sont tardifs, et concernent davantage les adeptes du Christ que Jésus lui-même. Il n'en demeure pas moins que ce sont des pièces importantes à verser au dossier concernant la réalité historique de Jésus.

Du côté juif, nous possédons aussi trois témoignages, deux sont de *Flavius Josèphe*, historien juif, contemporain de Paul; il nous a laissé plusieurs ouvrages, dont les *Antiquités juives*, où il relate le martyre de Jacques, celui que les évangiles qualifient de "frère" du Seigneur (en 66) : "*Ananus rassembla le sanhédrin des juges et fit comparaître devant eux Jacques, le frère de Jésus, dit le Christ, ainsi que quelques autres ; il les accusa d'avoir violé la loi et les livra à la lapidation.*" XX,9,1. Ce texte, qui ne prend pas parti, est reconnu comme authentique par l'ensemble de la critique; il n'en va pas de même pour un autre texte, qui semble bien être pour partie une interpolation due à un copiste chrétien. En effet, ce texte du livre XVIII est étonnamment favorable à Jésus, allant jusqu'à évoquer sa résurrection. Je cite les parties de ce texte probablement authentiques : « *En ce temps là paraît un homme sage... c'était un faiseur de prodiges, un maître des gens qui recevaient avec joie la vérité. Il entraîna beaucoup de juifs et aussi beaucoup de grecs. Et quand Pilate sur la dénonciation des premiers parmi nous le condamna à la croix, ceux qui l'avaient aimé précédemment ne cessèrent pas. Jusqu'à maintenant encore, le groupe des chrétiens n'a pas disparu* ».

Un autre témoin juif est le *Talmud de Babylone*, plus tardif (fin IV^{ème} siècle), mais qui reflète probablement une tradition ancienne, (II^{ème} siècle) : "*une tradition rapporte : la veille de Pâque, on a pendu Jésus. Un héraut marcha devant lui pendant quarante jours, disant : "il sera lapidé parce qu'il a pratiqué la magie et trompé et égaré Israël. Que ceux qui connaissent le moyen de le défendre viennent et témoignent en sa faveur."* Mais on ne trouva personne qui témoignât en sa faveur et donc on le pendit la veille de Pâque." (*Sanhédrin 43a*)

Et l'archéologie ? Là aussi, la récolte est mince ! Une inscription découverte en 1961 concerne *Ponce Pilate, préfet de Judée*, dont nous n'avions connaissance jusque-là que par des documents littéraires.

Des fouilles entreprises sur le site de Capharnaüm nous renseignent sur l'habitat du I^{er} siècle : des petites maisons imbriquées les unes dans les autres couvertes de branchages et tout à fait conformes à celle décrite par Luc au chapitre 15, lorsque un paralytique est

descendu par le toit.

Près de Jérusalem, la tombe d'un "crucifié", découverte par des chercheurs israéliens en 1968, "crucifié" répondant au nom de Jean, les pieds encore transpercés d'un grand clou, qui nous renseigne sur la manière dont les romains infligeaient le supplice de la crucifixion.

Les autres sources archéologiques sont beaucoup plus tardives. Il s'agit des lieux vénérés par les chrétiens et qui ont été aménagés en sanctuaires au début du IV^{ème} siècle: c'est le Saint Sépulcre, la basilique de la Nativité, etc. Contemporain de cette époque (fin du IV^{ème} siècle) un témoignage intéressant, celui d'une femme : **Egérie**. Elle a tenu un *journal de voyage* en terre sainte, quatre années entre 381 et 384; elle participera au carême, à la semaine sainte et aux fêtes de Pâques et de Pentecôte en 383, elle fournit ainsi de nombreux renseignements sur les lieux qui sont vénérés en souvenir du passage de Jésus.

Quant aux **fouilles romaines** conduites entre 1940 et 1949 sous la basilique Saint Pierre et dans les catacombes, elles nous ont révélé l'existence de communautés chrétiennes antérieures à l'époque constantinienne.

Quel crédit accorder aux écrits du Nouveau Testament ?

La première critique qui vient à l'esprit de tout détracteur, c'est de dire que ces écrits sont tendancieux et donc peu crédibles puisqu'ils ont été écrits par des partisans.

Paul Veynes, dans "*Comment on écrit l'histoire*" et beaucoup d'autres historiens depuis les travaux de Marc Bloch, nous ont appris à avoir un regard critique sur le travail de l'historien qui ne peut jamais nous rapporter des faits bruts mais toujours son interprétation de l'histoire, sa propre relecture des événements; il faut donc aborder les textes du Nouveau Testament avec cette capacité critique, en sachant que nous allons y lire le témoignage d'hommes et de femmes qui parlent d'un événement : **L'INCARNATION**, événement qui a transformé leur existence au point que, pour la majorité des écrivains du Nouveau Testament, et pour de nombreux autres chrétiens, cela va les conduire jusqu'au sacrifice de leur vie. Je recommande la lecture du "Que sais-je" n°3300, *Jésus*, de Charles Perrot (chap.I - § IV) qui traite fort bien cette question.

Je dis des hommes et des femmes, car, si **les 4 évangiles** portent une signature, selon **Matthieu**, selon **Marc**, selon **Luc** ou selon **Jean**, ils sont très probablement l'œuvre d'une communauté, qui veut rendre témoignage de la personne de Jésus, puis mis en forme de manière définitive, celle qui nous est parvenue, **selon**

chacun de ces 4 auteurs.

Or, dans ces communautés, des hommes et des femmes ont vécu leur foi au Christ mort et ressuscité jusqu'à mourir et ayant foi dans leur propre résurrection, et c'est cela qu'ils veulent nous faire partager.

Si Luc au début de son évangile prétend faire oeuvre d'historien, Jean nous informe, en conclusion de son livret, qu'il est loin d'avoir tout raconté et que l'intégralité des faits, des gestes et des paroles de Jésus remplirait la terre entière! Jésus n'a rien écrit, sauf une fois sur le sable (*récit de la femme adultère*); cela est significatif de l'importance qu'il accorde à ses témoins. Les évangiles sont des témoignages divers, écrits en fonction des besoins, de la culture et de la sensibilité de ceux qui ont été présents auprès de Jésus.

L'un a retenu telle parole de Jésus où tel événement, l'autre se souvient de telle rencontre et nous rapporte autrement les paroles prononcées. Cela fait toute la richesse de ces livrets. Les contradictions ne manquent pas, la place me manque pour les signaler toutes, mais, en ce temps de carême, vous pouvez relire les quatre récits de la passion et constater les différences, alors que c'est la partie des récits évangéliques qui en présente le moins: écoutons la conclusion de Ch. Perrot (op. cité) à ce sujet : *"d'un point de vue historique, il est plus intéressant de travailler sur les échos diversifiés d'un événement donné, plutôt que sur des récits au ton monocorde, fondus dans le même moule et ne reflétant qu'une voix des multiples témoignages véhiculés oralement depuis le matin de Pâques"*.

Si ces récits étaient de faux témoignages, il est probable que les derniers compilateurs auraient pris soin de les uniformiser pour être plus crédibles. Eh bien, non! La richesse de ces 4 livrets, ce sont leurs différences, différences justifiées par la mémoire de chacun des témoins, mais aussi pas sa culture et par celle des destinataires. Par exemple, Matthieu, qui s'adresse à une communauté de juifs convertis, cite davantage l'Ancien Testament que les trois autres, le faisant précéder de la formule: *"afin que fut accomplie l'Écriture"*. Marc, qui écrit pour des païens, lorsqu'il fait allusion à une coutume juive, prend soin de l'expliquer. Toutes ces différences enrichissent le portrait qui nous est proposé de *"l'homme qui venait de Dieu"*¹ qu'ils ont mission de nous révéler.

C'est pourquoi les vies de Jésus me paraissent bien pâles, comparées à la richesse et à la diversité des 4 évangiles. Il y a grand intérêt à lire les évangiles à l'aide d'une synopse², c'est dire un livre où les 4 évangiles sont présentés sur 4 colonnes, on perçoit mieux les différences et la richesse de ces différences.

Comment ces textes nous ont-ils été transmis ?

Nous possédons pas moins deux cents manuscrits des 4 évangiles, et certains très proches du moment où ils ont été écrits : un fragment de l'évangile de Jean date de 125, c'est à dire à peine 40 ans après son écriture. Nous possédons un manuscrit de l'évangile de Jean, complet, et celui de Luc où manquent les deux premiers chapitres datant du II^{ème} siècle, de nombreux manuscrits des 4 évangiles au complet des III^{ème} et IV^{ème} siècles. Souvenez-vous que pour les écrits de Platon (428-437 av.JC), les plus anciens manuscrits remontent au IX^{ème} siècle de notre ère, pour Homère l'écart est encore plus important. Sur ce sujet il existe un petit livre (moins de 150 pages), très complet, de Michel Quesnel, *l'histoire des évangiles*, Cerf, 1987, collection Domino.

Pourquoi ces textes sont-ils qualifiés d'inspirés?

Tout d'abord, car ils font autorité dans l'Église dès le II^{ème} siècle. Nous possédons de nombreux témoignages de la part de ceux que l'on nomme les Pères de l'Église qui citent, énumèrent ces 4 évangiles, sans parler de ceux que l'on nommera apocryphes. Papias (début du II^{ème} s.), Justin (vers 135), Irénée (vers 180) nous renseignent dans leurs écrits sur la composition des évangiles, sur les auteurs; une liste appelée : *"canon de Muratori"* (II^{èmes}.) du nom de celui qui l'a découverte, dresse une liste presque complète des livres du Nouveau Testament. Il existe donc une tradition de l'Église qui, dès les origines, valorise ces textes. L'Église va affirmer qu'ils sont inspirés, c'est à dire qu'ils ont autorité pour révéler Jésus Christ; c'est ce qu'elle répétera tout au long des siècles en en assurant la conservation et la traduction. Au seuil du troisième millénaire, Jean Paul II réaffirme: *"nous nourrir de la Parole, pour que nous soyons des serviteurs de la Parole dans notre mission d'évangélisation, c'est assurément une priorité pour l'Église au début du nouveau millénaire."*

Dans un prochain numéro nous examinerons ce que sont **les apocryphes**, leur rôle, puis nous essayerons de présenter, à travers les 4 évangiles, **la personne de Jésus**.

A suivre...

Robert Saadi

¹ J'emprunte cette formule au titre d'un livre de Joseph Moingt s.j. qui est probablement l'un des meilleurs essais christologiques récents : *L'homme qui venait de Dieu*, Joseph Moingt, éd. du Cerf 1993, collection Cogitatio Fidei n° 176.

² Il existe des synopses à moins de 100 F. *Synopse des Évangiles*, Lucien Deiss, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1961/1993.

Les activités du Centre Saint Guillaume

A ne pas manquer :

Jeudi 29 mars : Comment agir en chrétien pour le respect des Droits de l'Homme ?

Le CSG accueille pour la messe, le repas et une rencontre quelques jeunes de l'ACAT (Association des chrétiens pour l'abolition de la torture).

Jeudi 5 avril : Rencontre avec Véronique MARGRON.

Dominicaine, professeur de théologie morale à la Catho d'Angers, Véronique MARGRON nous aidera à réfléchir (vers 21 H, après la messe et le repas) sur les questions d'éthique familiale et sexuelle.

Pour vivre pleinement le carême, le CSG vous propose

Une Retraite à Bonnelles (Monastère des Orantes de l'Assomption).

Du vendredi 6 avril (soir) au dimanche 8 (fin d'après midi).

Jeudi 12 avril : JEUDI SAINT.

Le Centre Saint Guillaume anime la liturgie à l'église Saint Ignace, à 20 h.

Soyez nombreux ! On compte sur nous...

5-6 MAI : PELERINAGE DES ETUDIANTS A CHARTRES

sur le thème "*Avance au large !*"



Toutes les semaines :

Soirée du jeudi

19 h 10 Messe.

20 h 00 Repas suivi d'une conférence ou d'une rencontre autour d'un invité.

Groupes de réflexion

Groupe Biblique : Lire ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, *animé par Robert Saadi*

Lundi de 19 à 21 h.

Groupe Église et Société : Que disent les chrétiens sur les grandes questions de société (politique, économie, paix et justice, bioéthique...), *animé par le P. Christian Mellon*

Au choix: mercredi de 14 h 45 à 16 h 15 ou vendredi de 14 h 45 à 16 h 15.

Groupe d'Approfondissement de la Foi (initiation à la théologie), *animé par Boris Zimmermann*

Lundi à 10 h 30.

Groupe de prière

Mercredi de 9 h 30 à 10 h.